

Welcome Back, John, ou la montée, la chute et la remontée d'un star

Sylvie Gendron

Numéro 183, mars-avril 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49546ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, S. (1996). Welcome Back, John, ou la montée, la chute et la remontée d'un star. *Séquences*, (183), 27–29.

Welcome Back, JOHN

ou la montée, la chute et la remontée d'une star



Personne au monde ne peut entendre *Stayin' Alive* des Bee Gees sans taper du pied et voir John Travolta danser, vêtu de son magnifique costume de polyester blanc, chemise noire ouverte sur une poitrine velue, couverte de chaînes et de médailles. Cette image d'Épinal nouvelle manière, dans le plus pur esprit du kitsch façon années 70, prouve d'ailleurs à quel point notre mémoire est capricieuse et sélective, puisque John Travolta n'a jamais dansé en costume blanc sur *Stayin' Alive*. John Travolta marche au son de *Stayin' Alive*, du pas décidé de ceux qui sont sûrs d'eux et qui connaissent leur pouvoir de séduction. Et du même pas conquérant, il fait son entrée à la discothèque 2001 Odyssey, la foule des courtisans admiratifs s'écartant respectueusement devant son roi.

Saturday Night Fever, de John Badham allait déterminer le destin fabuleux d'une star *made in Hollywood*, d'un beau gosse dont on ferait à jamais le symbole de la pire époque possible dans l'histoire de la musique populaire. Le film fut certainement le plus fabuleux et le pire cadeau que Travolta ait pu recevoir dans sa vie. Pour avoir exécuté quelques pas sur la piste de danse d'une minable discothèque de quartier, il allait connaître la gloire internationale quasi instantanée, il serait reçu et vu partout, son nom seul lui ouvrirait les portes les mieux gardées. *Saturday Night Fever* est peut-être le film qui a le plus souffert des circonstances qui l'ont vu naître.

En effet, il n'est pas certain que Robert Stigwood, le producteur à l'affût des gros coups publicitaires, se soit bien rendu compte du potentiel de son film. Il sortit sur les écrans, au bon endroit, au bon moment et balaya tout sur son passage. On en oublia à quel point il s'agissait surtout d'un film sur les difficultés d'établir des rapports humains dans une société où tout est basé sur le pouvoir, les apparences et l'ambition. Tony Manero est un personnage tragique. Il pourrait être seulement pathétique s'il ne réalisait pas en cours de route à quel point son rêve est futile, voire méprisable. John Travolta nous dévoile bien plus que des talents approximatifs de danseur (avec le recul, on voit bien qu'il n'est pas l'extraordinaire danseur que l'on a dit). Il arrive à faire passer une gamme impressionnante de sentiments, parfois contradictoires, ce qui est bien dans la nature humaine. Quand on y songe, c'est une pitié de voir à quel point il y a eu erreur sur la personne, autant pour le film lui-même que pour son héros.

Après *Saturday Night Fever*, il est bien évident qu'il serait difficile à Travolta de trouver quoique ce soit qui puisse lui valoir autant de succès. La suite de sa carrière ne pouvait-elle ternir l'image parfaite qui orna les murs de tant de chambres d'adolescentes. Travolta allait-il survivre à Tony Manero? Il avait bien survécu à Vinnie Barbarino, tête d'affiche de la série télévisée

Welcome Back, Kotter (1975-1979). On oublie souvent qu'avant qu'il succède à son succès appréciable jour au lendemain et récolte de 1975. Petit rôle dans un petit film d'horreur, il allait être remarqué par Brian De Palma qui le choisit pour incarner Billy Nolan dans *Carrie*, le voyou qui aide la méchante Chris à faire des misères à

l'héroïne.

Petit rôle encore, mais avec quelque chose en plus. Si le personnage imaginé par Stephen King, dont le roman inspira le film, était un psychopathe en herbe, le Billy de Travolta est plutôt du genre *bum* stupide. Il n'est pas très redoutable et n'inspire pas grand peur. Sauf dans la scène où il assomme un cochon; l'espace d'un instant, son regard se voile d'une lueur de meurtre et ce revirement, qui nous fait oublier le joyeux luron un peu allumé nous permet d'entrevoir une composition plus fouillée. Cette même année, il jouera aussi dans un téléfilm (*The Boy in the Plastic Bubble*) inspiré de l'histoire vraie de ce garçon né sans système immunitaire et condamné à vivre dans une bulle stérile. Là encore, nous avons droit à une assez belle performance, pleine de sensibilité.

L'après SNF sera marqué par *Grease*, une comédie musicale à succès jouée à Broadway et dans laquelle Travolta a interprété un petit rôle. Dans la version cinéma, il tient le rôle masculin principal. L'immense succès remporté par ce film confirme qu'il a un nom qui rapporte. Cependant, cela n'aidera pas à faire mentir les critiques qui ne voient en lui qu'un minet sans talent réel. Même si Pauline Kael et David Ansen proclament le contraire, même si Truffaut et Bertolucci déclarent qu'il est le meilleur acteur de sa génération, on peut encore



Travolta et Tarantino

se demander ce qu'il a vraiment dans le ventre. En faisant *Moment by Moment*, Travolta espère étendre la galerie de ses personnages au-delà du beau mec sympathique à la tête un peu vide. Le film se ramasse lamentablement, Lily Tomlin, sa partenaire, est massacrée par la critique. Curieusement, personne ne met en cause le talent de Travolta. En fait, on commence à se rendre compte qu'il ne sait pas choisir ses films. Ce sera là tout le drame de sa carrière en dents de scie.

Pour *Urban Cowboy*, il se fait la tête d'un Texan. Le film n'est pas mauvais et Travolta y est même assez bon. Malheureusement, il s'agit encore d'un film où il danse et pour lequel il n'a pas tellement besoin de fouiller son personnage. Le public suit de moins en moins, même si on ne peut pas parler encore de disgrâce. Il retrouvera ensuite De Palma pour *Blow Out*. En dehors des qualités

du film, Travolta a peut-être là sa première vraie chance de nous montrer qu'il peut être un acteur de composition. En effet, qui pourrait y reconnaître le jeune *sex-symbol* bondissant des débuts? Il a le teint maladivement pâle des gens qui vivent de mornes nuits blanches, le cheveux plat, l'œil bordé de rouge. Tout en lui semble être éteint. Même son sourire, d'ordinaire si éclatant semble terne. Le film n'est pas vraiment un succès populaire mais qui-

conque le voit s'accorde à dire que Travolta a certainement un talent autre que celui qu'on lui concède.

Finalement, tout ne va pas si mal pour celui qui, grâce à un moral d'acier et à une foi inébranlable en la scientologie, parvient à faire face aux pires critiques. C'est que Travolta n'a jamais douté de son talent. Il est convaincu d'être un grand acteur de composition. Mais cela reste à prouver. Surtout, il faudrait qu'il cesse de se mêler de projets mauvais au premier coup d'œil. Ainsi, l'acteur qui rêvait d'incarner Jim Morrison se laisse tenter par une suite à son succès d'antan. Grossière erreur! La première et la plus fatale parce qu'elle dénote chez lui un besoin de reconnaissance dé-

raisonnable. On se demande encore aujourd'hui comment il a pu se laisser convaincre par nul autre que Sylvester Stallone de participer à une suite à *SNF, Staying Alive*, un navet pour lequel il se soumit à des heures de musculation intensive (sur recommandation de Monsieur Stallone, qui lui prodiguait ses judicieux conseils en matière de direction d'acteurs!). Cette fois, Travolta donna plus que jamais l'impression d'être l'acteur déchu qui cherche à tout prix retrouver le succès de ses débuts. Comment croire à son talent? Comment lui accorder quelque crédit et accepter qu'il puisse créer des personnages ayant de l'épaisseur?

La suite de sa filmographie va de mal en pis. Certes, il tourne toujours mais il faut voir dans quoi. Qui se souvient de *Two of a Kind* ou de *Perfect*? Même le film d'Altman, *The Dumb Waiter*, ne trouvera pas preneur. Pour la petite histoire, il y est déjà un tueur à gages. Celui qui, en 1982, devait jouer le fils du couple Pacino/Keaton dans *The Godfather III*, qui refusa *American Gigolo* et *An Officer and a Gentleman*, celui que même Spielberg pressentait pour être son Indiana Jones, celui-là devrait peut-être se contenter désormais de compter ses millions bien placés et de piloter les avions qu'il collectionne.

Mais il reviendra sur le devant de la scène avec la série des *Look Who's Talking*. Les premier et second volets de cette très passable illustration de la difficile vie des bébés et de leurs parents allaient redonner à Travolta une petite notoriété. Ce n'était certes pas du Shakespeare, mais il y était sympathique et enjoué. On accepte maintenant que Travolta puisse ne pas être le grand acteur que l'on avait entrevu autrefois. On se dit qu'à défaut de talent, il peut offrir une certaine sincérité et une simplicité qui font souvent défaut dans le métier. Bref, on n'attend plus rien de lui. Pourtant, à cette époque, Altman pense lui confier le rôle tenu finalement par Tim Robbins dans *The Player* et malgré le troisième et insipide volet de la série des *Look Who's Talking*, on se dit qu'il y a peut-être quelque chose encore à faire avec lui.

C'est alors que Tarantino, un fan de la première heure, lui propose, pour un cachet ridicule, de jouer Vincent Vega dans le désormais célèbre *Pulp Fiction*. Travolta hésite un peu et cherche d'abord à connaître Tarantino. En effet, le réalisateur de *Reservoir Dogs* l'inquiète par sa tendance à la violence spectaculaire. Il se laissera finalement convaincre par la moralité du scénario. Grand bien lui en fit puisque son Vincent allait rallumer la flamme d'une gloire qui couvait sous les cendres. Depuis, Travolta n'arrête pas d'épater la galerie, le public et les critiques confondus. Il nous prouve qu'il est effectivement celui qu'il prétendait être depuis les débuts mais que des choix malheureux nous avaient masqué; il est bel et bien un acteur de composition, statut qu'il a toujours revendiqué et qu'il n'a jamais eu l'occasion d'asseoir réellement. Pour



ceux qui en doutent encore, mettez donc côte à côte ses derniers rôles. Ajoutez-y son passage en 1995 à *Saturday Night Live* pour lequel il se prêta à mille transformations (de Barbra Streisand à un vampire troublé) en passant par une parodie de son Vinnie Barbarino et un gangster sourd qui n'est pas sans rappeler son excellente composition dans *Get Shorty*. À l'occasion, il pourra même se permettre encore quelques ratés, tel ce *White Man's Burden* qui ne restera pas dans les annales.

Sans aucun doute, Travolta fut la personnalité de l'année en 1995. Il y a de fortes chances qu'il soit aussi celle de 1996 s'il continue de savoir choisir ses films. Il lui reste aussi une panoplie d'émotions à exprimer et une bonne galerie de personnages à exploiter. En 1996, il se fera admirer dans un rôle de vrai méchant dans *Broken Arrow*, de John Woo. De celui dont on a dit tant de choses flatteuses et injurieuses, de celui dont on peut admirer la force de caractère dans l'adversité, on pourra peut-être tout simplement dire un jour qu'il est un très grand acteur. Alors, on pourra ressortir *Saturday Night Fever* et l'apprécier à sa juste valeur. On verra le potentiel de l'homme et on regrettera peut-être de l'avoir condamné si vite. Après avoir fait amende honorable, on pourra se laisser aller au plaisir enfin permis de taper du pied au son de la musique disco, tout en se tordant de rire devant le mauvais goût horrible des tenues vestimentaires en synthétique véritable qui ont fait la gloire d'une époque pas si lointaine.

Sylvie Gendron



FILMOGRAPHIE

- 1975 **The Devil's Rain** (Robert Feust)
- 1976 **The Boy in the Plastic Bubble**
(tv)(Randal Kleiser)
Carrie (Brian De Palma)
- 1977 **Saturday Night Fever**
(John Badham)
- 1978 **Grease** (Randal Kleiser)
Moment by Moment (Jane Wagne)
- 1980 **Urban Cowboy** (James Bridges)
- 1981 **Blow Out** (Brian De Palma)
- 1983 **Staying Alive** (Sylvester Stallone)
Two of a Kind (John Herzfeld)
- 1985 **Perfect** (James Bridges)
- 1989 **The Experts** (Dave Thomas)
Look Who's Talking
(Amy Heckerling)
- 1990 **Look Who's Talking Too**
(Amy Heckerling)
- 1991 **Shout** (Jeffrey Hornaday)
- 1993 **Look Who's Talking Now**
(Tom Ropelewski)
- 1994 **Eyes of an Angel** (Robert Harmon)
Pulp Fiction (Quentin Tarantino)
- 1995 **Get Shorty** (Barry Sonnenfeld)
White Man's Burden
(Desmond Nakano)
- 1996 **Broken Arrow** (John Woo)
Phenomenon (Jon Turteltaub)
Michael (Nora Ephron)
The Lady Takes an Ace
(Fred Schepisi)
- 1997 **The Double** (Roman Polanski)